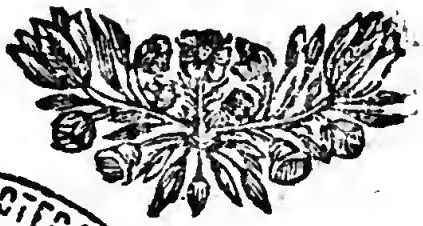
SCIENCE DU VRAY,

Qui contient les

PRINCIPAUX MYSTERES DE LA FOY.

Par feu M. FRANÇOIS DE PARIS,

DIACRE.



BIBLIOTECA NAZ.
VITTORIO EMANUELE

EN FRANCE.

M. DCC. XXXIII.

AU LECTEUR.

LA Science du Vray, que feu Monſieur FRANÇOIS DE PARIS, *Diacre*, a compoſée pour ſon utilité particuliere, & pour l'Inſtruction de ceux que l'on commettoit à ſes ſoins, lorſque dans les Paroiſſes où on connoiſſoit ſa vertu, on le chargeoit des fonctions de Supérieur des Cleres, eſt un Monument, non-ſeulement de ſa piété, mais encore de ſon érudition & de l'abondance d'une pure Doctrine, puiſée dans les Livres Sacrez, deſquels il n'a jamais fait parade aux yeux des hommes, pendant qu'il vivoit avec eux. Mais comme rien ne doit demeurer caché, en ce qui regarde l'œuvre de Dieu;

on croit obliger le Public, en lui faiſant part d'un Ouvrage, qui eſt auſſi intelligible, qu'il eſt édifiant. Ceux qui ont connu ſon Auteur, le reconnoîtront ſans peine, & rendront témoignage à ce que l'on avance ici; & les autres aprendront, en le liſant, à reſpecter ſa memoire.

SCIENCE

SCIENCE DU VRAY,

Qui contient les principaux Myſtéres de la Foy.

DISCOURS PRE'LIMINAIRE.

A L'INTELLIGENT.

JE n'écris point pour ceux qui regardent comme une choſe honteuſe de condamner dans leur vieilleſſe ce qu'ils ont appris dans leur jeuneſſe;

mais pour ceux qui cherchent uniquement à s'inſtruire & à connoître la vérité.

L'eſprit de l'homme a rempli l'Univers d'une quantité prodigieuſe & preſque innombrable d'opinions, qui n'étant pas moins contraires les unes aux autres, que differentes, nourriſſent une guerre immortelle entre leurs Sectateurs, & qui ne finira, pour ainſi dire, jamais dans les Ecoles.

Mais la ſcience, qui vient de Dieu, premiere & ſouveraine vérité, eſt appuyée ſur des principes innébranlables, eſt toûjours une, & la même en ſoi, ne varie jamais dans celui qui l'enſeigne, ne produit & ne laiſſe même jamais aucun doute dans l'eſprit de celui qui l'apprend ; elle eſt plus claire que le ſoleil, étant lumiere de lumiere, & ſon origine illuſtre & ſans aucune obſcurité.

La lumiere, que nous avons tous reçûë en naiſſant, & par le moyen de laquelle tout homme ſe forme une idée de ſon Créateur, eſt la raiſon. Mais comme elle ne peut pénétrer ſeule dans les ſecrets de Dieu, on y a ajoûté la foi, lumiere bien plus ad-

mirable & plus divine ; & comme toutes les deux ſont Celeſtes dans leur origine & deſcendent du Pere des lumieres, quiconque croit que ces deux Sœurs ſe combattent, ſe trompe lourdement & eſt bien éloigné de la vérité, qui conſiſte dans la concorde & l'union de toutes les deux.

Si la raiſon, dit la foi, ne cherche mon ſecours, pour apprendre, tant les ſecrets de la nature, que ce qui eſt au-deſſus de ſa portée, elle ne trouvera rien de certain, rien qui puiſſe mériter le tître de ſcience ; mais ce ne ſeront que des opinions, une entiere diſette & extinction du vrai, comme il eſt aiſé de remarquer dans les Anciens, qui ignoroient l'Analogue, qu'ils appellent de proportion, moyen par lequel on démontre la vérité des choſes Divines, & la grande difference qu'il y a entre la connoiſſance de la neceſſité de quelque Myſtére, & celle de la maniere dont il s'opére, entre la raiſon naturelle & la raiſon priſe du fond & de la nature de la choſe. C'eſt pourquoi ne ſe conduiſant que par les Arguments trompeurs de la Philoſophie

humaine, ils livrérent la Religion Chrétienne à ſes Ennemis, qui l'attaquoient la force en main.

Si tu ne ſçais ſur moi fonder ta vérité,
Tu ne peux, ô Science, être que vanité.

SCIENCE DU VRAY,

Qui contient les principaux Myſtéres de la Foy.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu, fondement de toute connoiſſance.

O VRAYE lumiere, qui luiſez dans les ténébres, & que les ténébres n'ont pû comprendre, éclairez mes ténébres & ouvrez mes

yeux, afin qu'étant plus intelligent que les vieillards, & que tous ceux qui m'inſtruiſent, je puiſſe pénétrer la vérité de tout ce que je dois ou puis ſçavoir, pour l'enſeigner enſuite moi-même.

Heureux l'homme, dont la ſcience eſt fondée en vous, Seigneur, qui êtes la vérité même, & le Dieu des ſciences, étant en effet l'Eſtre par eſſence, & tout ce qui eſt n'éxiſtant que par vous. O Eſtre des Eſtres! l'on ne peut rien connoître de certain ſans vous; car c'eſt de vous d'où vient la connoiſſance de l'Univers; c'eſt vous qui nous donnez les idées de toutes les créatures, en tant qu'elles participent à vôtre Eſtre & qu'elles vous en ſont redevables.

Tout Eſtre eſt eſſentiel, ou accidentel, ou contingent. Or celui qui a appris de vous, ô Seigneur, les vrais principes de la nature, la raiſon de leur nombre certain, & la racine de leurs démonſtrations, comprend aiſément la néceſſité qu'il y a de ſéparer les choſes, pour diſtinguer le vrai du faux, ou le faux du vrai.

Le monde eſt, à la vérité, la preuve d'une puiſſance ſans bornes ; mais comme ſa ſeule création eſt une marque convainquante qu'il eſt fini, on ne peut démontrer qu'il ſoit éternel ; & la créature ne doit pas faire une telle injure à ſon Créateur.

Heureux donc, encore une fois, qui connoît par vous la nature, & de la nature paſſe à la connoiſſance de l'art ; qui reconnoît vos traces dans la nature, & ceux de la nature dans l'art ; qui connoît le rapport qu'il y a entre les deux, & la liaiſon neceſſaire qu'ils ont avec vous, qui en êtes la ſource & le principe.

Heureux qui, conduit par la lumiere obſcure, mais certaine de la foi, a ſçû ſéparer de la vérité le faux des opinions humaines, préférant celle-là à celui ci ; car il n'y a que celui que vous inſtruiſez, ô mon Dieu, qui connoît en quoi la foi s'accorde avec la raiſon, & la raiſon avec la foi. Il eſt vrai que la foi eſt comme un abîme, couvert même de quelques ténébres ; mais celui qui eſt ſimple, humble & docile, ſe jette ſans héſiter dans cet abîme ; & en retire

une grande lumiere, pour démontrer la vérité de la Religion Chrétienne, par des preuves, tirées non-ſeulement de la lumiere naturelle, mais encore de vôtre eſſence ſurnaturelle ; & la foi ne perd rien pour cela de ſon mérite, paſſant de l'entendement éclairé, à la volonté ſoûmiſe à vous ſeul, & qui non-ſeulement vous obéït ; mais s'aſſervit en quelque ſorte à vos Commandemens.

Ce que vous avez fait connoître à l'homme, par la foi, n'a pû, je l'avouë, entrer dans ſon cœur aiſément ; mais il n'a pû auſſi être tellement au-deſſus de ſon entendement, qu'il ne parût s'accorder avec la droite raiſon ; & quoi qu'elle ne puiſſe le comprendre, il eſt certain cependant qu'il n'eſt pas impoſſible de le connoître.

La foi, & la raiſon, ſont deux grandes lumieres, unies enſemble & faites l'une pour l'autre, que vous avez données à vôtre peuple pour aquérir la ſcience du ſalut, & que vous faites luire pour éclairer tout homme qui vient dans ce monde, éloigné de vous, dans un lieu obſcur & couvert de tous côtez de ténébres, tant intérieures

qu'extérieures ; de ténébres, dis-je, d'ignorance, & de ténébres d'infidélité.

CHAPITRE II.

Sur l'unité des trois Perſonnes en un ſeul Dieu, qui n'eſt qu'un & en trois Perſonnes.

QUe l'inſenſé diſe en ſon cœur, qu'il ſe diſe à lui-même, il n'y a point de Dieu, ſon entendement ne pourra jamais ſe le prouver ny ſe le perſuader. La lumiere de vôtre face, ô mon Dieu, que vous avez répanduë ſur nous, peut bien s'obſcurcir, mais non pas s'éteindre ; c'eſt par elle que vous éclairez tout homme, quel qu'il ſoit, & que vous faites briller ſur lui vos divins rayons, enſorte qu'il ne peut nier vôtre éxiſtence, qu'il ne nie en même-temps la ſienne, & celles de tous Eſtres ; tous montrant qu'ils ſont créez, ils ne peuvent cacher leur Auteur. On voit, pour ainſi dire, ces paroles

gravées ſur toutes les créatures : *Le Seigneur m'a fait.* Toute la nature vous reconnoît, pour premiere & ſeule cauſe de toutes les cauſes, & la raiſon le confirme.

Vous êtes ce premier Eſtre, auquel nous remontons néceſſairement, en ſuivant l'ordre des choſes, qui commencent, qui dépendent des autres, & qui paſſent. Vous, dis-je, qui n'avez ny commencement ny fin, indépendant de tout autre, qui tirez tout de vous-même, & non d'un autre; de qui tout vient, & qui êtes, pour mieux dire, le premier anneau de cette chaîne, qui va à l'infini, & le centre unique, auquel toutes les lignes vont ſe terminer.

Je me réjoüis, ô immenſe Majeſté, de la neceſſité de vôtre Eſtre; je me réjoüis de ce que vous ne pouvez ne point éxiſter; car qui y a-t'il de plus néceſſaire que ce qui eſt, & qui ne tient ſon éxiſtence que de lui-même? Or il n'y a que ce qui eſt infini, éternel & parfait, qui eſt néceſſaire.

Or étant ſouverainement parfait, vous êtes, Seigneur, ſouverainement

ſimple ; & plus vous êtes ſimple dans vôtre nature, plus vous devez être en trois Perſonnes. Car vous ne ſeriez pas parfaitement ſimple, ſi vous n'aviez une ſouveraine puiſſance ; vous n'auriez pas une ſouveraine puiſſance, s'il n'y avoit pas une Trinité de Perſonnes ; il n'y auroit pas une Trinité de Perſonnes, s'il n'y avoit une unité d'eſſence.

Vous ſeul, ô mon Dieu, êtes l'objet de vôtre connoiſſance & de vôtre propre amour. Ces deux choſes ne peuvent pas être en vous, l'une ſans l'autre ; car tout bien aime naturellement à ſe répandre ; tout bien, parfaitement parfait, eſt ſouverainement ſouverain, infiniment infini, neceſſairement neceſſaire.

En effet, il n'y a pas de perfection plus divine dans vôtre nature, que cette ſouveraine puiſſance, par laquelle l'infinie bonté ne ſe communique pas en partie, mais toute entiere ; par laquelle non-ſeulement les propriétez, mais encore l'eſſence eſt communiquée ; par laquelle le Fils n'eſt pas ſemblable au Pere en des accidents, mais le même en ſub-

ſtance ; par laquelle l'amour eſt égal à celui qui aime & à celui qui eſt aimé ; & cet amour eſt ſi grand, que non-ſeulement ceux qui ſont aimez, ſont ſemblables ; mais ils ne ſont qu'un, & il eſt le même dans tous les deux.

En effet, Pere ſouverain, vous n'engendreriez pas vôtre Fils, ſelon vôtre infinie toute-puiſſance, ſi en l'engendrant vous n'épuiſiez pas toute la force productive de vôtre Fils, & ſi ce n'étoit pas tout vôtre Fils. Et vous, ô Fils, vous ne produiriez pas, de concert avec le Pere, vôtre eſprit, parfaitement & ſelon vôtre infinie toute-puiſſance, ſi, en le produiſant, vous n'épuiſiez pas toute la force productive de vôtre eſprit, & ſi ce n'étoit pas vôtre eſprit tout entier. Le Fils ne ſeroit pas le Fils très-parfait du Pere, s'il n'étoit pas unique ; & l'eſprit ne ſeroit pas l'eſprit très-parfait des deux Perſonnes, qui s'aiment parfaitement & qui reſpirent par ce même principe, s'il n'étoit unique. Il eſt le terme de la fécondité du Pere & du Fils ; il eſt la fin de vos opérations dans les choſes

divi-

divines ; quoique vôtre opération & vôtre fécondité ſoient infinies ; & c'eſt même parce qu'elles ſont infinies, qu'elles doivent l'avoir pour terme.

CHAPITRE III.

Sur la prévoyance de Dieu, qui a ſoin de tout.

S'Il eſt neceſſaire que vous ſoyez le ſeul, ô mon Dieu, qui ayez créé le monde, il eſt auſſi néceſſaire que vous en ayez ſoin, puiſque vous l'avez fait pour vous-même, par vôtre pur amour, quoi qu'il n'ait rien qui le mérite. Certes, dans le moment même que vous le fîtes, vous en eûtes ſoin, & vous veillez encore ſur ſa conduite. Ce bel Ouvrage n'a pas été fait malgré vous. Si, pour vôtre plaiſir & vôtre ſatisfaction, vous l'avez fait, vous en avez ſoin ; vous le conſervez dans une telle dépendance, & dans un tel beſoin de vôtre puiſſance, de vôtre ſageſſe, & de vôtre

amour, qu'il ne peut retomber dans son néant.

Quand on aime, on ne néglige rien, & l'amour est nécessairement prévoyant. En effet, si un artisant s'occupe à son ouvrage, parce qu'il s'y plaît; si un pere a soin de son fils, parce qu'il le chérit; combien devez-vous avoir plus soin de nous, puisque vous nous aimez sous ces deux titres?

O grande consolation! O titre bien glorieux pour eux d'être l'objet de vôtre pensée & de vos soins, ô mon Dieu!

Que peut craindre, sinon lui-même, celui qui sçait que vous avez tant d'atention pour lui; vous dont le souvenir doit faire son parfait bonheur? que peut desirer, excepté vous, celui dont vous desirez la félicité? que peut souhaiter celui pour qui vous vous empressez? car vous avez autant de soin pour chacun de nous, comme s'il étoit seul au monde. Vôtre soin ne se confond point, ne s'embarrasse point, par la multitude de ceux qui ont recours à vôtre bonté paternelle; vôtre secours ne di-

minuë point, par le nombre de ceux qui en ont beſoin ; vous avez autant de ſoin pour moi, que ſi j'étois ſeul au monde ; vous m'aimez autant que ſi j'étois ſeul aimable.

O ineffable Providence de Dieu, qui gouvernez tout, en particulier, par vous-même, & diſpoſez tout, d'un bout de l'Univers à l'autre, avec puiſſance & douceur tout à la fois ! faites que je vous aye toûjours devant mes yeux, & que je me jette tout entier entre vos bras Paternels ; faites, qu'ayant toûjours les yeux attachez ſur vous, & mon cœur dans vôtre ſein, j'aye plus de confiance en vous, qu'un aveugle n'en a dans ſon guide, un enfant dans ſa mere ; enfin plus que je n'en ay en moi même ; car j'ay plus à craindre de moi que de vous, qui n'étant capable ny de tromper ny d'être trompé, m'aimez infiniment plus que je ne m'aime & que je ne puis m'aimer.

CHAPITRE IV.

De la preſence de Dieu en tous lieux.

O Dieu, qui rempliſſez tout le Ciel & la Terre, faites que je puiſſe vous voir, vous conſidérer, & vous contempler dans tout; que je vous voye tout en vous, que je vous voye dans le prochain, & le prochain en vous, que je vous voye en moi, & moi en vous, que je vous croye toûjours demeurer en moi, que j'y penſe toûjours, & que je révére toûjours vôtre preſence; que je vous adore en moi, que je vous y craigne, que je vous y aime, pour que je vous y ſente, & que je vous y goûte éternellement.

Vous faites tous vos ouvrages en nous, Seigneur. Formez en moi vôtre ſaint amour. Aimez-vous en moi, & que ce ſoit là vôtre plus grand plaiſir; car quoique je ne puiſſe vous aimer autant que vous le méritez, vous pouvez ſupléer; & vous le pou-

vez, & vous le voulez, & vous le faites toûjours ; vous ne m'aimez pas moins, demeurant en moi, que dans vôtre Celeſte Empirée, aſſis ſur le Trône de vôtre Gloire.

O ! ſi vous m'aviez pour un inſtant ravi dans vôtre demeure, avec quel reſpect m'y proſternerois-je ? Avec quel ſentiment d'humilité & de ſoûmiſſion ne vous y adorerois-je pas ? Par quel hommage & par quelle contrition je vous demanderois pardon de toutes mes fautes ? Puiſque je ne puis parvenir à ce bonheur ; faites, Seigneur, que je vous adreſſe ici bas mes prieres, avec autant d'ardeur que je vous y adore en moi-même, & avec une auſſi vive reconnoiſſance.

O mon Treſor, caché en moi-même, apprenez-moi à vous trouver, à me conſidérer toûjours en vous, & à vous contempler toûjours en moi. Vous êtes toute mon eſſence ; je ſuis comme un néant devant vous. Mais, ô que ce néant eſt riche, pour m'exprimer ainſi ; je dis qu'il eſt riche, & il l'eſt en effet, puiſqu'il vous contient & renferme tout entier ; vous

qui êtes en vous-même & habitez en nous ; vous qui faites vôtre propre félicité & la nôtre ; vous êtes tout entier dans toute choſe, comme dans chacune en particulier. Puiſque vous êtes donc tout entier en moi, poſſedez-moi tout entier. Je ſuis tout à vous ; je ſuis tout en vous, attentif & attaché ſur vous.

Vous êtes en tout, Seigneur, & tout eſt en vous ; mais quoique je ſois en vous, comme dans l'Auteur de la Nature ; je ſuis en vous, comme dans la ſource & l'Auteur des Graces, afin que je ne ſorte jamais de vous, & que j'y ſois toûjours profondément attaché, pour que vous me pénétriez, me conſerviez & me ſecouriez par vôtre grace, & que je vous poſſede avec plus de bonheur que les Démons, qui vous poſſedent comme l'Auteur de leur nature, pour qu'ils perſiſtent dans leur être naturel. Faites-moi la grace de vous poſſeder d'une autre maniere ; & tandis que vous êtes en moi, ne permettez pas que je ſois éloigné de vous, privé de vôtre grace, ny rejetté de devant vôtre face pendant toute une éternité.

CHAPITRE V.

Sur l'Incarnation d'un Dieu fait homme.

O Verbe, fait chair ! O Dieu, qui vous êtes caché ſous un corps pour ſe rendre ſenſible à nos yeux, & vous proportionner à nôtre foibleſſe, afin de nous exciter, par cet amour innéfable, à vous aimer, ô Dieu fait homme, afin qu'étant digne d'une infinie adoration, vous euſſiez un adorateur infini, & afin que l'homme pût ſe faire un plaiſir d'imiter un Homme-Dieu ; en un mot, afin que tout l'Univers fût enfermé en lui comme dans ſon principe.

Je me réjoüis que vous vous ſoyez fait Homme, plus encore pour la gloire de Dieu, que pour le ſalut des mortels ; car Dieu faiſant tout pour lui-même, & l'Incarnation étant de ſes ouvrages, le plus excellent & le plus propre à manifeſter ſa gloire, que la Rédemption du Genre-humain, il a été entierement neceſſaire qu'il ait

voulu s'incarner, principalement pour lui même, & non pour nous.

Et parce que le ſouverain bien ſe communique toûjours de la plus glorieuſe maniere ; c'eſt un effet de vôtre divine ſageſſe, ô mon Dieu, de vous être communiqué à la Nature-humaine, par une union hypoſtatique, & de l'avoir élevée à un tel degré de dignité & d'excellence, en vous en revêtant, qu'elle ne pût remonter plus haut.

Que c'eſt un admirable effet de vôtre Providence de vous être fait le Fils de l'homme dans le temps ! vous qui étiez le Fils de Dieu de toute éternité, pour nous rendre les fils adoptifs de Dieu, comme vous étiez ſon Fils naturel, afin que comme vous teniez le milieu, entre le Pere & le S. Eſprit, vous fuſſiez ici Médiateur entre Dieu & l'homme.

Il n'y a qu'une ſubſtance en Dieu, mais trois Perſonnes ; de même en vous, Seigneur Jeſus-Chriſt, il y a deux ſubſtances ; mais une ſeule Perſonne. Dans la Trinité, vous êtes un autre & un autre ; mais vous n'êtes pas une choſe & une autre choſe ;

mais en vous, vous êtes une choſe & une autre choſe ; mais non pas un autre & un autre ; quoique vous ſoyez une choſe par vôtre Pere, & une autre choſe par vôtre Mere, vous n'êtes pas cependant un autre par vôtre Pere, & un autre par vôtre Mere ; mais vous êtes éternellement engendré du Pere, & né de la Mere dans la conſommation des temps, étant un ſeul des deux, & ayant les deux Natures, ſans être confondu par leur jonction, & diſtingué par leur difference.

O Seigneur, très-aimable, non-ſeulement parce que vous êtes Dieu, mais encore parce que vôtre amour vous a rendu ſemblable à nous, afin de nous engager à vous aimer, par le penchant que vous nous avez donné à chérir nôtre nature ; vous m'apprenez à vous aimer dans ma chair, pour vous aimer enſuite dans mon eſprit ; vous me contraignez à aimer, en mourant par un excès d'amour pour moi. Je ne ſuis pas homme, ſi l'exemple d'un Dieu-homme ne m'excite pas à l'aimer, & ſi je ne profite enfin des leçons d'un ſi grand Maître dans l'art du pur amour.

CHAPITRE VI.

De l'Infaillibilité de l'Egliſe.

SEigneur, nôtre Dieu, que vôtre ſageſſe eſt admirable dans tous vos deſſeins ; vous chériſſez vôtre Egliſe, comme vôtre Epouſe bien-aimée, que vous avez rachetée de vôtre ſang, & que vous avez compoſée de toutes les Tributs, de toutes les Langues, & de toutes les Nations ; non-ſeulement vous l'avez ſantifiée ; mais encore vous l'avez faite Infaillible, afin que ſon authorité nous ſervit de guide aſſurée dans tout ce que nous devions croire ou pratiquer. Vous l'avez établie fidelle & unique Dépoſitaire de la vérité, pour en être la colomne & la protectrice. Elle a toûjours été telle, & elle le ſera juſqu'à la conſommation des ſiécles, parce qu'étant toûjours aſſiſtée de vôtre Eſprit, elle ne peut jamais ſe tromper. C'eſt par elle ſeule que toutes les Queſtions ſe décident, que les Infidéles

embraſſent la Foi, que les Juifs ſe convainquent du glorieux Myſtére de vôtre Incarnation, & que les Hérétiques apprennent quelle eſt la voye, la vérité & la vie, qu'ils cherchent, & qu'ils croyent en vain trouver par eux-mêmes dans la Sainte Ecriture. Inſenſez qu'ils ſont, d'oſer préférer leur propre ſentiment à toute l'Egliſe, ou, pour mieux dire, à vous-même, Seigneur, qui leur parlez en elle & par elle.

Ecoutons-là s'écrier par vôtre bouche : heureux celui qui m'écoute. C'eſt moi qui ai les paroles de la vie éternelle. C'eſt moi qui ai la puiſſance de faire enfant de Dieu, tous ceux qui me reconnoiſſent pour leur Mere. C'eſt moi qui tire, ſans interruption, mon origine des Apôtres. C'eſt moi, qui, ſous le glorieux nom de Catholique, crois & fructifie dans tout le monde, qui ay toûjours eu une même Foi & un même Chef.

Je ſuis cette Montagne du Seigneur, élevée au-deſſus de toutes les montagnes & de toutes les colines, à laquelle toutes les Nations accourent de toutes parts. Je ſuis la Cité,

placée ſur le ſommet, qui ne peut être cachée, & dont les portes ne ſont fermées ny jour ny nuit.

Je ſuis cette Maiſon, que la Sageſſe s'eſt bâtie, où il y a une Piſſine ſalutaire pour l'ablution des Pécheurs, où le Pain des Anges devient le pain des hommes, où la perfection d'un ſeul Sacrifice eſt l'accompliſſement des Hoſties légales, où ſont attachez mille bouclers, toutes les armes qui réſiſtent à l'adverſité, & tout parfait dans leurs circonſtances.

CHAPITRE VII.

Sur la Grace.

JE n'ignore pas, Seigneur, que vos Jugements ſont des abîmes où l'eſprit humain ſe perd, que vôtre divine Grace aime mieux être reçûë avec humilité, que d'être examinée en docte Traité; qu'elle aime mieux un Diſciple ſoigneux & fidelle, qu'une recherche ſubtile & curieuſe, qui pourroit, ſans y penſer, donner atteinte,

teinte à vôtre bonté ou à vôtre juſtice.

Je ſuis auſſi très-certain que vous, Dieu très bon, très-grand, entretenez la concorde entre les choſes ſublimes, & voulez conſerver celles que vous avez établies vous-même, entre la liberté de nôtre Arbitre & l'efficace de vôtre Grace; vos dons ne ſouffrent point de diſcorde entre eux. La Grace, & le Libre-Arbitre de l'homme, ſont de vous, Seigneur, ils coulent tous deux de la même ſource; quoique celle-là ſoit plus noble que celui-ci, & que celui-ci ait beſoin de ſon ſecours, ils naiſſent tous deux de la même ſource de Grace, & vous ne nous les avez pas donnez pour ſe combattre, mais plûtôt pour s'accorder & contribuër à vôtre gloire & à la nôtre.

Vous nous faites vouloir librement ce que vous voulez, par la ſeule bonté de vôtre Nature. Il n'y a perſonne qui puiſſe réſiſter à vôtre volonté, parce qu'elle eſt toute-puiſſante. Mais, comme vous voulez, vous méritez d'être aimé & adoré librement; vous ne voulez vous-même, & ne pouvez vouloir pas être

aimé & adoré malgré nous ; & vous avez mieux aimé qu'on vous réſiſte, & qu'on vous refuſât l'amour & l'adoration qui vous ſont dûs, que d'être aimé ſans aucune préélection, & être adoré ſervilement & ſans amour.

Hélas ! je n'ai éprouvé que trop ſouvent que j'ai pû vous réſiſter, & que ſi j'ai réſiſté ſi long-temps, enfoncé dans la bourbe de mes péchez, ce n'a pas été vôtre faute, mais plûtôt la mienne ſeule, parce que je ne ſuis que foibleſſe & miſére, ſans vous ; c'eſt ce qui m'engage, après toutes les Graces dont vous m'avez comblé juſqu'à preſent, ou que vous m'avez offertes, mais que j'ai toutes perduës ou négligées, à vous demander encore, avec inſtance, celle de boucher tellement les oreilles de mon cœur, aux diſputes qui s'élevent parmi les hommes, au ſujet de vôtre Grace, qu'il ſoit prompt à les rejetter & à y réſiſter ; que je ne doute jamais que vous êtes ſeul, qui opérez & le vouloir & le faire en nous, pour le bien. Faites, Seigneur, que mon cœur vous entende, lorſque vous fraperez à ſa porte, afin qu'il vous ouvre, & que vous habitiez éternellement avec lui

CHAPITRE VIII.

Sur la Loi, & les Prophêtes.

O Dieu, que vous êtes infiniment aimable ! Vôtre Commandement n'eſt qu'amour. Plût à Dieu que je pûſſe comprendre, avec tous les Saints, de l'ancienne & de la nouvelle Alliance, quelle eſt la longueur, la largeur, la profondeur & la ſublimité de ce Précepte, par lequel vous m'ordonnez de vous aimer de tout mon cœur, de tout mon eſprit, de toute mon ame, de toutes mes forces, & de toute ma puiſſance ! Que ce Commandement eſt légitime & plein d'équité ! Il eſt la fin & l'objet de la Loi & des Prophêtes. C'eſt le premier & le plus grand de tous ; il eſt pour moi auſſi glorieux qu'utile ; de même que vous ne pouvez pas éxiſter, mon Dieu, ſans vous aimer, vous ne pouvez éxiſter ſans vouloir être aimé ; vous le deſirez également pour vous & pour moi ; pour vous, parce que vous êtes le ſouverain Bien ; pour moi, parce que vous

êtes mon ſouverain bonheur ; mais vous êtes vous-même le meilleur motif de vous aimer ; car étant ſouverainement bon & parfait, vous êtes aimable, par vous-même & pour vous-même. Vous n'avez pas beſoin de me combler de bienfaits, pour vous rendre aimable, vôtre bonté me ſuffit. Si vous ne me faiſiez aucune grace ; & ſi, par une impoſſibilité, vous me faiſiez du mal, & que vous me chargeaſſiez d'outrages, quelques grands qu'ils pûſſent être, je ſerois encore obligé de vous aimer de tout mon cœur & de toutes mes forces.

Mais parce que vous êtes tellement bon, vous ne pouvez éxiſter ſeul, ſans la compagnie de deux autres Perſonnes. Vous êtes ſi miſéricordieux, que vous ne pouvez pas être ſans la ſocieté de vos créatures ; car de même que vous vous aimez, néceſſairement & éternellement, vous nous avez créez, pour vous aimer librement & à jamais, & vous n'avez pas voulu être tout entier à vous, comme vous l'avez été de toute éternité ; mais vous avez auſſi voulu vous

communiquer à moi, & vous êtes plus à moi que je ne suis à moi-même ; car quoique je vous appartienne, par la Création & par la Rédemption, je puis dire que vous m'appartenez aussi en qualitez de Pere, de Seigneur, & de Rédempteur. Outre cela, vous êtes seul la source & le principe de tout bien ; & de tout ce que je puis voir d'aimable en moi, & dans les autres, vient de vous ; ensorte que si je ne vous aime pas, je ne puis rien aimer qui ne vous appartienne. Vous êtes le seul qui vous aimez, certainement, gratuitement & tout entier. Vous êtes le seul qui vous soyez aimé de toute éternité, & qui m'aimerez aussi toûjours. Si je vous aime, vous êtes le seul qui ne puisse pas nous échaper, malgré nous, & que je ne puisse perdre, sans le vouloir. Vous êtes le seul dont je puisse joüir entierement, & que je puisse aimer sans partage ; car comme vous êtes le seul qui puissiez être aimé de beaucoup de personnes, sans être partagé ; vous aimez plusieurs, sans aucune diminution de vôtre amour. En vous ai-

mant, je ne perdrai rien ; quoique les autres vous aiment, & quoique vous aimiez les autres, je ne m'en trouverai point offenſé ; car vous ne m'aimez pas moins, que ſi je vous aimois ſeul, & ſi vous m'aimiez ſeul.

Mais, ô Dieu, très-aimable ! ſi vous ne pouvez n'être pas aimable en vous-même, vous ne pouvez ne le pas être dans ceux qui vous appartiennent. Vous aimez ce qui vous appartient ; & ce que vous aimez n'eſt pas ſeulement aimable, mais doit être aimé ; c'eſt pourquoi vous me commandez d'aimer mon prochain avec vous ; & vous ne voulez pas que je vous aime, qu'avec ceux que vous aimez ; car ce n'eſt pas aimer véritablement, que de refuſer d'aimer ce qui eſt chéri de celui que nous aimons. Tout ce qu'aime l'objet de nôtre amour ; tout ce qui regarde la ſainte Loi de l'amour Divine, nous ordonne de l'aimer. Vous nous aimez tous ; tous vous appartiennent ; tous ont vôtre immage gravée dans leurs cœurs. Vous êtes le Pere & le Seigneur de tous. Vous

avez voulu que vôtre Fils unique mourut pour tous ; & comme chacun de nous tient vôtre place, afin de reçevoir de moi le tribut de l'amour ; qu'il m'aime, ou non, je dois l'aimer, parce que vous le chérissez, & que vous êtes chéri de moi.

CHAPITRE IX.

Sur le Myſtére de la Croix.

JE rougis, Seigneur, je rougis de mon impatience, ne pouvant ignorer vôtre patience, vôtre vie & vôtre mort, & vous ayant pour compagnon de mes travaux. Que me ſert, mon doux Jeſus, de ſçavoir que vous avez été crucifié, ſi je ne puis rien endurer avec vous, pour vous, ou plûtôt pour moi ? Je ſçai que vous avez ſouffert les tourmens les plus rudes ; & moi, malheureux, je refuſe de ſouffrir les moindres douleurs ; je ne dis pas pour vous ; mais pour moi, afin d'accomplir dans ma chair ce qui manque de vos ſouffran-

ces, ou ſi je les ſouffrent, ce n'eſt qu'avec répugnance.

Vous avez choiſi un chemin rude & étroit pour me chercher ; & moi j'en choiſis un large & ſpacieux pour aller à vous ; mais je ne puis m'éloigner du chemin où vous avez paſſé, ou le quitter, ſans faire injure à vôtre ſouveraine Sageſſe, & ſans ingratitude pour vôtre amour infini.

Je ſuis contraint de ſouffrir, comme homme né pour le travail, en punition de la faute du premier homme. On me l'ordonne, comme à un Soldat, qui a pour Chef un homme de douleur. Je le dois, comme le Diſciple d'un Maître, dont la chaire eſt la Croix. Je le dois, comme héritier d'un Royaume, auquel il faut entrer par de grandes affli&tions.

O que je ſuis heureux, puiſque hors le péché, qui eſt l'unique mal que perſonne ne devroit jamais ſouffrir, il ne m'en peut point venir qu'il ne vienne de Dieu ! Que peut-il y avoir de ſi fâcheux & de ſi rude qui n'adouciſſe en venant de cette Fontaine ? car étant, par eſſence, une bonté, plus portée à nous combler de

bien, & à nous consoler & fortifier, que le feu ne l'est à brûler, & une pierre à tendre vers la terre par son poids, vous ne nous affligez jamais pour nous affliger, mais pour nous combler de bien, en quoi vous paroissez nous aimer davantage ; tandis que vous forcez, pour dire ainsi, vôtre Nature bienfaisante, & que vous vous montrez sévére & rude pour nos propres intérêts.

Faites-moi donc la grace, mon Dieu, de souffrir avec joye, usure, & volontiers ce que je souffre, malgré moi, à mon desavantage ; car vous êtes ma force & ma patience, parmi tous les maux de cette vie, dont la fuite ne peut nous rendre plus heureux ; entre tant de maux, dis-je, que vous avez voulu nous faire éprouver, de peur que nous ne fussions envelopez dans des maux éternels ; quel seroit mon malheur, si je souffrois tellement, que je méritasse, par mes souffrances, de souffrir encore davantage, & qu'en passant par ces épreuves temporelles, je tombasse dans les feux éternels ?

CHAPITRE X.

L'aiguillon de la Mort.

O Mort, que ton ſouvenir eſt amer, pour un homme qui goûte une paix profonde au milieu de ſes richeſſes, pour un homme qui a toûjours ſoif des vains & trompeurs délices du monde & de la chair, & qui nage dans les plaiſirs, qui ne peuvent jamais contenter ſa cupidité !

O Mort, que ton ſouvenir eſt amer, pour ceux qui oublient Dieu, & qui ſe méconnoiſſent eux-mêmes, ou font tous leurs efforts pour l'oublier ! car tu les forcent de ſonger au temps paſſé qu'ils ont perdu, au preſent qu'ils négligent, & au futur qu'ils appréhendent. C'eſt toi qui nous découvre tout entier à nous-mêmes : c'eſt toi qui nous décille les yeux : c'eſt toi qui nous fait connoître Dieu & ſa juſtice ; le monde & ſa vanité ; le ſouverain & véritable

bien ; toute la force & la malice du péché ; toute la perte irréparable du temps, qu'ils ont mal employé, ou perdu inutilement ; enfin tout le poids de l'éternité ! Malheur à moi ſi je vis, comme ſi je croyois incertain de toi ce qui eſt certain ; que deviendrai-je, ſi je ne veux pas me convaincre de ce que tu as de certain & d'incertain ; ſi je vis, comme ſi je ne devois jamais mourir, ou que tu fuſſe à mon choix ?

Je meurs tous les jours, & ce moment peut être la fin de ce que tu fais en moi tous les jours, ô Mort : mais, hélas ! je n'y penſe point, & je ne redoute point cette terrible heure, parce que je ne puis la ſouhaiter, trop attaché que je ſuis à cette miſérable vie, & en craignant plûtôt une miſérable, qu'en eſpérant une plus heureuſe.

O Mort, quelque choſe que j'aime, ſi je n'aime Dieu par-deſſus tout, rien ne peut te rendre aimable & deſirable pour moi ! Heureux l'homme à qui tu n'ôte rien que la vie & le péché !

CHAPITRE XI.

Sur la Réſurrection des Morts.

J'Ai toûjours crû (ce qui a fait tout à la fois le ſujet de mon humiliation & de ma joye) j'ai toûjours crû, dis-je, que nôtre Rédemption ne ſe pouvoit pas faire, du ſouverain mal au ſouverain bien, qu'en donnant un prix infini; & qu'ainſi on a dû donner, pour prix, ce qu'on a pû trouver de plus grand. Or ce ne pouvoit être, mon doux Jeſus, que vôtre Sang innocent répandu, & vôtre ſacrée Perſonne livrée à la mort pour nous. C'eſt à ce ſeul prix que pouvoit ſe faire une telle Rédemption; & ce prix devoit être tellement donné tout entier, que l'on ne pût rien éxiger ou donner de plus; car les œuvres Divines ne ſont & ne peuvent être imparfaites. Vous avez dû, ô mon Dieu, faire parfaitement ce que vous avez fait. Vous avez voulu être humilié; vous avez dû l'être au dernier

mier excès ; vous avez voulu ſouffrir ; vous l'avez dû ; vous avez plus enduré qu'aucun, & que tous enſemble. Vous avez voulu mourir, & vous avez dû périr de la mort la plus mortelle, pour qu'elle fut un tableau très-vif de la malice du péché, de la ſévérité de vôtre juſtice, de la tendreſſe de vôtre miſéricorde, & de la profondeur de vôtre ſageſſe, dans la prodigieuſe alliance de toutes les deux. Mais ſi vous avez dû détruire nôtre mort, par la vôtre, vous avez auſſi dû réparer nôtre vie par vôtre Réſurrection, & nous donner en vous une juſte idée de la vie que nous devons eſpérer par vôtre moyen ; vous qui avez voulu repreſenter en nous vos ſouffrances, nous y avons dû voir nôtre gloire ; vous en avez été, par vôtre mort, l'eſpérance. Vous avez dû, par vôtre Réſurrection, être celle de nôtre foi. La mort a commencé par un homme, & la Réſurrection des Morts a commencé par un homme. Nous ſommes morts en Adam, nous ſommes vivifiez en vous. Vous êtes reſſuſcité des morts, comme vous l'aviez dit ; nous reſſuſciterons, com-

me vous nous l'avez promis ; toute la nature nous le dit ; la terre, nôtre ame immortelle, nôtre corps même, qui, quoiqu'il ne ſoit que bouë & corruption, eſt un de vos plus beaux ouvrages ; nôtre chair en vous, & vôtre chair en nous ; enfin l'équité de vos Jugemens nous en avertiſſent. C'eſt dans cette atente & cette eſpérance que nous ſommes Chrétiens. C'eſt elle qui nous fait croire en vous. C'eſt elle qui nous anime à crucifier nôtre chair & nos vices. C'eſt elle qui nous fait mépriſer les trompeuſes flâteries, & les menaces les plus cruelles du monde. C'eſt elle qui nous donne la patience & la perſévérance, pour purifier nôtre ame au milieu de la corruption de ce ſiécle ; car la magnificence & la libéralité étant l'apanage du Grand, vous ne pouvez pas être grand, mon Dieu, & vôtre recompenſe petite. Mais comme vous êtes grand, vôtre récompenſe eſt grande, puiſqu'elle n'eſt autre choſe que vous-même, qui étant grand par eſſence, eſt une très-grande récompenſe, puiſque vous êtes tout bien.

CHAPITRE XII.

Idée des biens futurs.

O Que n'a-t'on pas dit de glorieux pour toi, Cité de Dieu, Cité du grand Roi, Cité de nôtre félicité, Ville opulente ! Beni ſoit à jamais le Seigneur, qui t'a élevée pour être ſon Palais dans l'éternité. Tu n'as point de ſoleil, pour t'éclairer pendant le jour, ny de lune pour luire pendant la nuit ; mais le Seigneur eſt ta lumiere éternelle ; tous tes habitants ſont remplis de joye & goûtent une profonde paix ; tes Citoyens ſont autant de Freres, de Rois, & de Prêtres, qui offrent un perpétuel Sacrifice de loüanges à Dieu ; autant d'Heureux, qui joüiront à jamais de tous les biens, ſans éprouver jamais de maux ; tous ſemblables à Dieu, le voyant toûjours, l'aimant, en étant aimé ; & ſûrs de la continuation de ſon amour pour toute l'éternité, ils n'ont qu'une ame & qu'un même cœur ; ils

s'aiment tous en Dieu ſeul, qui eſt tout à tous, & en tous. Comme chacun d'eux ſe réjoüit en ſoi de ſon bonheur, de même il ſe réjoüit de celui du prochain, dans le prochain même ; tous ſe réjoüiſſent du bonheur d'un ſeul, & chacun en particulier ſe réjoüit de tous. Perſonne ne ſe réjoüit en lui ſeul ; mais il ſe conjoüit avec tous les autres, aimant mieux voir les dons de Dieu répandus ſur tous, que raſſemblez en lui ſeul. Ils ſe connoiſſent tous, & ils ont les mêmes amitiez pour tous. Toute l'application de tous, eſt de loüer Dieu, ſans fin, ſans ceſſe, ſans peine, toute la vie, & de contempler, d'aimer, de joüir, de ſe réjoüir, de remercier Dieu, & de ſe féliciter eux-mêmes.

Plaiſe à Dieu que ma mort ſoit ſuivie d'une telle vie ! mais on ne peut y parvenir qu'en vivant bien. La bonne vie eſt la ſemence & le prix de la bienheureuſe, comme la bienheureuſe eſt le fruit & la récompenſe de la bonne ; c'eſt pourquoi, avant de joüir de cette vie immortelle dans les Cieux, tu dois, ô mon ame, en paſſer une celeſte ſur la terre, n'aimant

ici bas que ce que tu aimeras toûjours dans le Ciel ; loüant toûjours Dieu ſur la terre, comme tu le feras dans le Ciel ; le contemplant ici comme au travers d'un miroir & en énigme, celui que tu y verras un jour face à face, tel qu'il eſt, commençant enfin d'être tel ici bas que tu ſeras dans le Ciel.

CHAPITRE XIII.

Affection de l'Ame Pénitente.

QUe vôtre miſéricorde eſt grande, Seigneur, car elle remédie tellement aux péchez des hommes, que non-ſeulement l'eſpérance de la vie future eſt ranimée par la grace du Baptême, mais encore par la médecine de la Pénitence. Que vous êtes bon, que vous êtes miſéricordieux, d'avoir donné la puiſſance aux hommes, de remettre les péchez des autres hommes ! Me voilà, Seigneur, à vos pieds, repentant & contrit, & confeſſant mon injuſtice contre moi-

même. J'y reconnois la grandeur du péché, pour l'expiation duquel vôtre Fils eſt mort, & qu'il a regardé comme plus horrible que la mort même, par la haïne que vous avez eu pour le péché, juſqu'à livrer vôtre Fils à la mort. Je reconnois quelle haïne & quelle horreur j'en dois avoir; car je n'ai déja que trop éprouvé la violence de ſon poiſon, & je ne ſçaurois aſſez l'admirer dans vôtre Fils.

Puiſque donc ce même Fils, parlant autrefois de l'abondance de ſon cœur, aſſûra qu'il y avoit de la joye dans le Ciel pour un ſeul pécheur qui fait pénitence, faites naître cette joye dans les Cieux à mon ſujet; convertiſſez-moi, & je ſerai converti; touchez mon cœur, & mes yeux fonderont en larmes. Touchez-moi de ſorte, que je ſois plus fâché de vous avoir offenſé, que d'avoir encouru vos châtiments. Vous qui me montrez mes fautes & mes crimes, montrez-moi auſſi vôtre miſéricorde. Pardonnez-moi, mon Pere, pardonnez à un criminel, pour lequel vous n'avez pas épargné vôtre propre Fils! Vous êtes plein de miſéricordes, & vous avez

une abondance de grace pour nous racheter. Ne permettez pas, Seigneur, que celui que vous avez daigné racheter, par la mort de vôtre Fils unique, pour être un Monument éternel de vôtre amour, soit à jamais une malheureuse Victime de vôtre fureur & de vos vangeances. Si jusqu'à preſent il a vécu, aimant toute autre choſe que vous, qu'il vive deſormais en aimant que vous ſeul, qu'il meure pour vous aimer éternellement.

CHAPITRE XIV.

Sur le Saint Sacrifice de la Meſſe.

O Abîme de bonté; le ſalut de mon ame péchereſſe étoit-il ſi important, que vous euſſiez deſtiné, de toute éternité, un grand Sacrifice pour la purifier? Vous avez été, mon doux Jeſus, un prodige immenſe d'amour ſur la Croix; mais la même charité, qui y étoit reſtée, dans le Sacrifice de la Meſſe, puiſque c'eſt le même Sacrificateur qui offre, c'eſt la

même Victime qui eſt offerte ; c'eſt le même Dieu à qui elle eſt offerte, & ce ſont les mêmes hommes pour qui elle eſt offerte. Quoiqu'il y ait une difference entre les deux Sacrifices, par raport à la maniere dont elle eſt offerte, elle eſt remplie ici d'une maniere admirable. Ce n'a pas été aſſez pour vous d'avoir pris un corps, d'avoir élevé toute la nature dans un ſeul homme, vous avez voulu vous donner, pour nôtre nourriture, par la puiſſance de vôtre Sacrée Parole ; vous avez voulu vous communiquer à chacun à part, & enrichir tout, avec la même magnificence que vous avez annobli toute la nature ; là ce faiſant nôtre chair, ici nous entant, pour ainſi dire, ſur vous, & nous incorporant, d'autant plus admirablement avec vous, que le gage du dernier don eſt l'accompliſſement & la perfection du premier.

Sur la Croix vous avez offert une ſeule fois vôtre Sacré Corps ; mais ici le Prêtre ſurvit à lui-même, qui eſt une éternelle Victime, & la Victime au Prêtre. Ici vous mourez toûjours Myſtiquement, quoique vous

viviez en effet, non-seulement pour intercéder, mais même pour sacrifier pour nous. Le Sacrifice de la Croix a été acompli sur une seule Montagne, & dans l'espace de trois heures; mais celui-ci n'est pas célébré seulement dans tous les lieux, mais à toutes les heures, afin que vôtre grace & vôtre amour paroissent d'autant plus grands, qu'ils sont plus répandus par tout le monde. Il ne faut pas un grand travail; il ne faut que quelques paroles, & un moment, parce que vous n'avez pas voulu qu'un si grand don coûta beaucoup de peine à l'homme.

J'offre donc à vôtre Pere, Seigneur Jesus, le Sacrifice de vôtre Corps & de vôtre Sang, pour lui rendre le souverain hommage dû au Créateur de l'Univers, pour l'union du Sacrifice que vous avez offert sur la Croix, pour rapeller le souvenir de tous les Mystéres de vôtre vie & de vôtre mort, pour honnorer & glorifier vôtre très-sainte Mere, & tous vos Saints, pour remercier vôtre Pere de tous les bienfaits dont il a comblé vôtre humanité, vôtre Sainte Eglise, & tous ses fils, vos Elûs,

& entr'autres à moi, pour la ſatisfaction des péchez, que j'ai commis toute ma vie, de quelque maniere que ce ſoit, ou auxquels j'ai excité les autres, ou coopéré, & de ceux qu'ont commis ceux qui ſont dans les flâmes du Purgatoire, & qui atendent vôtre ſecours.

CHAPITRE XV.

Sur la Communion, Banquet Celeſte.

O Mon très-doux Jeſus, faites, tandis que vous êtes en moi, ce que vous avez daigné faire pour venir à moi. Souvenez-vous comme vous êtes venu, & faites de même. Vous avez opéré de grandes merveilles en venant dans moi; mais comme je ſuis ſi miſérable, que j'ai beſoin de grands miracles de vôtre miſéricorde; comme ç'a été vôtre volonté, le pain de vie, le pain vivant, vôtre chair, eſt ma nourriture: cela n'a pû ny n'a dû ſe faire ſans une multiplicité de miracles.

Vous avez changé la ſubſtance du Pain en vôtre Corps ; la ſubſtance, & non les accidents ; changez-moi en vous, & je ſerai changé d'un changement ſubſtantiel, comme vous le voulez, & non accidentel ; d'un changement intérieur, & non ſuperficiel.

Vous avez ſéparé les accidents de leur ſubſtance ; vous avez ſéparé ce que vous aviez uni avec tant d'artifice, ſéparez plûtôt en moi ce que vous n'y aviez pas uni ; ſéparez ce qui peut me ſéparer de vous, & vous de moi ; atirez-moi à vous, & me retirez de toutes les conſolations inconſtantes des créatures, afin que je m'attache à vous ſeul.

Vous conſervez l'unité de vôtre Corps, tandis que vous multipliez ſa preſence, afin d'être en pluſieurs lieux, & de vous communiquer à pluſieurs ames tout à la fois ; faites que je reſte toûjours un à vôtre égard ; car c'eſt la ſeule choſe neceſſaire, & le même dans les differentes occupations de cette vie.

Vous êtes eſprit en moi, aprenez-moi à mener en vous une vie ſpirituelle, à ne pas me conduire ici bas

ſelon la chair, mais ſelon l'eſprit, afin que vôtre eſprit demeure en moi, & que j'agiſſe comme il faut dans l'état où je ſuis apellé.

Vôtre Corps eſt tout entier en moi, faites que mon eſprit ſoit tout entier en vous, avec toute ſon atention & ſa penſée, avec tout ſon amour, ſans diviſion, ſans partage, entre vous & la créature.

C'eſt une choſe merveilleuſe, comme vous vous êtes anéanti pour venir à moi, vous voilant ſous les aparences de ma nourriture, & caché ſous les eſpeces du pain.

Faites, Seigneur, que plus vous m'éleverez, par vôtre miſéricorde, plus je puiſſe m'humilier par la connoiſſance de vous & de moi-même.

Vous voulez vous donner tout entier à moi, & vous voulez m'aimer tout entier; faites en même-temps que je ne me reſerve rien de ce que je vous dois, ou de ce que vous me demandez. Je m'offre donc à vous tout entier, mon doux Jeſus, & tout ce qui m'apartient; cela vous eſt déja conſacré, par mes vœux, que je vous offre tant de fois, ſans en être digne.

digne. J'offre tout ce que je tiens de vôtre bonté, & tout ce que je puis, par le ſecours de vôtre grace; reçevez moi tout entier, mon doux Jeſus, & me tranſportez en vous, afin que je ne vive plus en moi, mais vous en moi, juſqu'à la joüiſſance de la félicité éternelle.

PRIERES DU JOUR.

LA Priere demande une retraite ſombre,
Retiré loin du monde, qui paſſe comme l'ombre.
Qui ne ſçait modérer l'ardeur de ſes paſſions,
Son repos ne conſiſte qu'en de vaines fictions;
Mais celui-là peut ſeul, redoublant ſes inſtances,
Interreſſer pour lui les Celeſtes Puiſſances.
Qui rentrant dans le fond de ſon humilité,
Accomplit ſes devoirs avec fidélité.

OBLATION DU MATIN.

TRois Points de la Méditation Chrétienne. La confuſion, la demande, & l'action de grace.

Venez, Saint-Eſprit; venez, ô Dieu, qui n'êtes qu'amour; que je vous ſois conſacré tout entier. Je ſuis pénétré d'une vive douleur de ce que mon eſprit, traîné par tant de tours & de retours du monde, ait perdu tant de temps ſans vous aimer.

Tous les amours ont leur tache; ils ſont eux-mêmes une tache; enſeignez-moi, amour éternel, un amour ſans tache & éternel. Donnez-moi un cœur de feu, un cœur brûlant tout entier, & toûjours de vôtre feu.

O lien d'amour, du Pere & du Fils, liez-moi avec ceux dont vous êtes l'union, afin que rien ne me ſépare de vous & d'eux; & ſi quelque lien du péché me tient encore enchaîné, ou attaché à la terre, rompez-les tous, afin que je vous offre un ſacrifice de loüanges!

O eſprit, qui êtes le don le plus digne de Dieu, égal à Dieu qui vous donne, qui eſt tellement donné, du Pere & du Fils, que vous vous donnez auſſi vous même; faites enſorte que je vous donne, non-ſeulement tout ce qui m'appartient; mais moi-même! Et vous qui avez formé le Corps de Jeſus-Chriſt dans le ſein d'une Vierge, peignez en moi, Jeſus-Chriſt, peignez en moi ſa vie & ſa mort, afin que je ſois du nombre de ceux que le Pere Celeſte a prévû & prédeſtiné pour être conforme à l'image de ſon Fils.

EXAMEN DU SOIR.

LUmiere des enfans de lumiere; grand jour, ſans nuit; voici le monde envelopé des ombres de la nuit; & ce jour fini, où je vois une vive image & un tableau racourci de ce qui ſe doit paſſer à ma mort.

Mon Dieu, combien y vois-je, d'un côté, de bienfaits dont vous m'avez

comblé ; & de l'autre, combien de marques de mon ingratitude !

Malheureux, que je ſuis ; je ſçai ce que j'ai été ; c'eſt-à-dire, très-méchant. Je ne ſçai ce que je ſuis, comme étant toûjours incertain de l'état de grace. Je ſuis auſſi incertain, que je ſerai craignant toûjours pour mon ſalut. Pardonnez-moi ce que j'ai été, corrigez ce que je ſuis, dirigez-moi comme je dois être. Soûtenez en moi ce qui vient de vous ; effacez, par le Sang Précieux de vôtre Fils, ce qui vient de moi ; ramaſſez en vous mon eſprit, chargé de tant de péchez cachez, auſſi-bien que de ceux vûs par autrui, & diviſé par une ſi grande varieté d'actions. Soyez mon centre ; ſoyez ma circonférence, qui m'embraſſe toûjours, & qui m'environne de toutes parts.

O ma fin infinie, ô mon éternel commencement ; faites que la fin, par laquelle je finirai, finiſſe en vous ; faites que l'éternité, dans laquelle je ne finirai jamais, ſe repoſe en vous !

A LA SAINTE VIERGE,

REFUGE DES PE'CHEURS.

MEre de Dieu, nom après celui de Dieu & de Jeſus-Chriſt; plus grand que tous ceux que l'on nomme dans le Ciel & ſur la terre; Vierge-Mere, nom admirable, ouvrage du Très-haut; Vierge, encore plus que Vierge, après ton enfantement; Vierge Immaculée; quoique chargé de tant de crimes, j'oſe vous invoquer, quoique vous ne puiſſiez vous empêcher d'haïr infiniment un homme pécheur.

Par ce même Fils de Dieu, qui s'eſt donné par vous à nous, je vous promets de mener dans la ſuite une meilleure vie, qui mérite mieux vôtre ſecours. Conduiſez-moi dans la vie du ſalut éternel, & dites à mon ame; je ſuis ton refuge; & mon Fils, qui eſt le Pere des miſéricordes, ſera ton ſalut; j'eſpére cette grace de vous, en qualité de Mere de mon Sauveur; mais je l'eſpérerai toûjours, par vous, en qualité de Mere des Elûs.

A L'ANGE GARDIEN.

O Mon bon Ange, qui êtes toute intelligence, tout eſprit, tout entendement, où il n'y a point de matiere mêlée, point d'imperfection naturelle, qui connoiſſez tout parfaitement, qui ſçavez tous les ſecrets de la nature, qui ne tirez pas une connoiſſance d'une autre, en raiſonnant comme nous, mais comprenez mille choſes en un moment & tout à la fois, qui êtes plus puiſſant que tous les autres Eſtres créez, & ſuffiſez ſeul pour les gouverner tous, qui depuis la création du Ciel joüiſſez d'une ſouveraine félicité, par vôtre nature, toûjours excellente, par la grace, dont vous n'êtes jamais déchu, par la gloire que vous poſſedez éternellement, ſans craindre de la perdre; que ne vous dois-je pas, parce que vous êtes Ange? que ne vous dois-je pas, parce que vous êtes mon Ange? Et que vous rends-je pour tout ce que je vous dois?

O mon Ange, vous voyez que je ſuis expoſé à autant d'ennemis que j'ai de ſens, ſujet à autant de dangers que je ſuis environné de créatures, & prêt à tomber autant de fois que l'ennemi m'y ſollicitera, deffendez-moi; enfin aſſiſtez-moi à l'heure de la mort, afin que j'échape à la fureur du Démon, & après m'avoir gardé pendant ma vie, ne m'abandonnez point à la mort, mais conduiſez-moi à la vie éternelle.

F I N.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

TABLE
DES
CHAPITRES & PRIERES
DE LA
SCIENCE DU VRAY.

DISCOURS PRE'LIMINAIRE.

A L'INTELLIGENT. Pag. 1
Chap. I. *Dieu, fondement de toute connoiſſance.* 5
Ch. II. *Sur l'unité des trois Perſonnes en un ſeul Dieu, qui n'eſt qu'un & en trois Perſonnes.* 9
Ch. III. *Sur la prévoyance de Dieu, qui a ſoin de tout.* 13
Ch. IV. *De la preſence de Dieu en tous lieux.* 16
Ch. V. *Sur l'Incarnation d'un Dieu fait homme.* 19
Ch. VI. *De l'Infaillibilité de l'Egliſe.* 22
Ch. VII. *Sur la Grace.* 24
Ch. VIII. *Sur la Loi, & les Prophétes.* 27
Ch. IX. *Sur le Myſtére de la Croix.* 31
Ch. X. *L'aiguillon de la Mort.* 34
Ch. XI. *Sur la Réſurrection des Morts.* 36
Ch. XII. *Idée des biens futurs.* 39
Ch. XIII. *Affection de l'Ame Pénitente.* 41
Ch. XIV. *Sur le Saint Sacrifice de la Meſſe.* 43
Ch. XV. *Sur la Communion, Banquet Celeſte.* 46
Prieres du Jour. 49
Oblation du Matin. 50
Examen du Soir. 51
A la Sainte Vierge, refuge des Pécheurs. 53
A l'Ange Gardien. 54

Fin de la Table.